

Oscar Wilde, l'impertinent absolu

28 septembre 2016- 15 janvier 2017

Les membres de Studio XIX ont eu la chance de découvrir l'exposition « Oscar Wilde, l'impertinent absolu » en présence de son commissaire Dominique Morel. L'affichage chrono-thématique est à voir au musée du Petit Palais jusqu'au 15 janvier 2017.

L'exposition s'ouvre sur un clin d'œil visuel évoquant deux anecdotes liées à l'auteur irlandais. En effet, le scénographe, Philippe Pumain a décidé d'accueillir les visiteurs avec un pan de mur recouvert d'un papier peint blanc orné de motifs de lys bleus rappelant la porcelaine de chine collectionnée par Wilde. Ce dernier aurait même confié qu'il lui était de plus en plus dur d'être à la hauteur de sa collection. Mais cette ouverture évoque aussi les derniers instants du dandy, puisqu'il semble qu'il ait déclaré dans sa chambre d'hôtel à la décoration curieuse « Ou c'est ce papier peint qui disparaît, ou c'est moi. ».



Guido Reni, *Saint Sebastien*, v. 1616. Musei di Strada Nuova Palazzo Rosso, Gênes. © Musei di Strada Nuova

La première salle de l'exposition est consacrée aux années de formations d'Oscar Wilde, ainsi, elle s'agrémente de différents portraits de sa famille, et notamment d'un dessin de Florence Lacombe, son amour de jeunesse, réalisé par l'auteur lui-même. Cette salle est également l'occasion de présenter les aspirations artistiques de Wilde, la cimaise centrale nous dévoile le *Saint Sébastien* de Guido Reni devant lequel l'auteur tombe en extase lors de son voyage en Italie en 1877. Ce tableau bâti son idéal de beauté qu'il parachève plus tard avec sa contemplation de la *Vénus de Milo*.

Oscar Wilde étudie les lettres classiques et l'histoire de l'art auprès de Walter Parter et John Ruskin, aussi après ses voyages de formation, il s'aventure à la critique d'art. En 1877 il publie un compte rendu de l'exposition inaugurale de la Grosvenor Gallery. Le critique semble avoir une préférence pour la peinture d'histoire et notamment celle à sujet mythologique. L'exposition fait ainsi une place d'honneur à l'œuvre *Electre sur la tombe d'Agamemnon* de William Blake Richmond (1874).



Vue de l'exposition Oscar Wilde, Petit Palais

La scénographie des trois salles consacrées au travail de critique de Wilde présente des cimaises pourpres replongeant les visiteurs dans les murs de la Grosvenor Gallery telle que William Powell Frith l'a peinte (*A Private View*, 1883). Aux œuvres exposées sont adjointes les exégèses de Wilde. Si la peinture Préraphaélite y tient une large place, l'absence de certains contemporains du critique Wilde s'explique par la défiance de l'auteur vis-à-vis d'une esthétique particulière et notamment celle de James Whistler. A l'image de son professeur John Ruskin, Oscar Wilde fait part de sa réserve quant aux œuvres de Whistler. L'exposition révèle plusieurs documents retraçant le célèbre procès opposant le peintre à Ruskin. Nous pouvons également redécouvrir dans ces salles des œuvres de peintres français. Wilde découvre ainsi Alphonse Legros qui expose à Londres alors qu'il est en exil à cause de la Commune. Il est alors conquis par la touche de l'artiste français et son rendu du cuivre (*Le Rétameur de campagne*, 1874).

En 1882, Oscar Wilde part en Amérique pour donner une série de conférences. Pendant un an il sillonne le territoire afin d'exposer sa vision du Beau et des arts-décoratifs. Il s'adresse alors à un public varié (des Mormons aux Sioux) mais c'est surtout cette occasion qu'il va construire son image de dandy et d'esthète. Le photographe Napoléon Sarony tire plus d'une vingtaine de portraits mettant en scène l'écrivain. Wilde acquiert alors une véritable identité graphique, si bien que son image reprise et détournée. Dans cette salle de l'exposition les photographies de Sarony font face aux caricatures des journaux et des publicistes qui utilisent les diverses représentations de Wilde. L'auteur revient de son voyage américain suffisamment

Napoléon Sarony, *Portrait d' Oscar Wilde #22*, 1882. © Bibliothèque du Congrès, Washington

riche pour passer trois mois à Paris.



Harper Pennington, *Portrait d'Oscar Wilde*, 1884. © The William Andrews Clark Memorial Library - University of California, Los Angeles

Dans la capitale française Oscar Wilde se lie d'amitié avec une bonne partie de la scène littéraire et artistique, ainsi il apparaît dans le tableau de Toulouse-Lautrec, *La Danse mauresque* (1895) au côté de Félix Fénéon. Pour attester de ses liens avec les écrivains français l'exposition du Petit Palais nous dévoile une partie de la correspondance de Wilde avec Stéphane de Mallarmé, Jacques Emile Blanche ou encore Emile de Goncourt. Une édition du roman *A Rebours* de Joris-Karl Huysmans (1884) à la couverture jaune est également exposée faisant ainsi le lien entre Paris et Londres dans les références artistiques de Wilde. En effet, l'auteur irlandais fait mention du livre et notamment du personnage de Des Esseintes dans *Le Portrait de Dorian Gray*.¹ Après son séjour à Paris, Oscar Wilde retourne en Angleterre et y épouse Constance Lloyd en 1884. Cette même année le peintre Harper Pennington réalise le portrait de l'écrivain. Cette œuvre

est visible pour la première fois en France à l'occasion de l'exposition du Petit Palais.

Le succès de son seul roman *Le Portrait de Dorian Gray* publié en 1890 en entraîne d'autres, ainsi *L'Éventail de lady Windermere* (1892), *Une femme sans importance* (1893), *Un mari idéal* (1895) et *L'Importance d'être constant* (1895) enrichissent la bibliographie du dramaturge en faisant oublier l'échec de sa pièce de théâtre *Véra ou les Nihilistes* (1883). C'est également juste après la publication de son roman, que Wilde s'essaie au français et à la tragédie en publiant, *Salomé* (1893). L'auteur veut se faire l'essai d'un nouvel instrument et demande à Carlos Schwabe et Pierre Louÿs de le relire. Si la pièce est interdite à Londres puisqu'elle met en scène un récit biblique, elle connaît un certain succès à Paris en 1896 grâce à une adaptation de Lugné-Poe. En revanche c'est en Angleterre en 1894 que l'éditeur John Lane publie le texte accompagné des célèbres illustrations d'Aubrey Beardsley. Ce dernier n'oublie d'ailleurs pas l'auteur de la pièce en lui donnant une place toute particulière dans ses illustrations, ainsi la figure iconique de Wilde se retrouve dans la

¹ « C'était un roman sans intrigue, avec un seul personnage, la simple étude psychologique d'un jeune Parisien qui occupait sa vie en essayant de réaliser, au dix-neuvième siècle, toutes les passions et les modes de penser des autres siècles, et de résumer en lui les états d'esprit par lequel le monde avait passé, aimant pour leur simple artificialité ces renoncements que les hommes avaient follement appelés Vertus, aussi bien que ces révoltes naturelles que les hommes sages appellent encore Pêchés. Le style en était curieusement ciselé, vivant et obscur tout à la fois, plein d'argot et d'archaïsmes, d'expressions techniques et de phrases travaillées, comme celui qui caractérise les ouvrages de ces fins artistes de l'école française : les Symbolistes. »

lune de la planche *La femme dans la lune*. Une salle entière est consacrée à Salomé, et un exemplaire de l'édition de Lane dédicacé à Beardsley s'y trouve, Wilde y écrit « Pour Aubrey, pour le seul artiste qui, à part moi, sait ce que représente la danse des sept voiles et sait voir cette danse invisible ». Nous pouvons également y voir de nombreuses œuvres dépeignant la femme fatale (Gustave Moreau, Armand Point).

L'ultime salle de l'exposition s'attarde sur les dernières années de l'écrivain et notamment sur son procès pour homosexualité. Le père de son amant le marquis de Queensberry dépose au club Albermarle une carte de visite injurieuse, Wilde porte plainte mais le procès qui s'en suit le condamne le 25 mai 1895 à deux ans de travaux forcés. De nombreux documents en rapport avec le procès sont produits, ainsi nous pouvons observer la carte à l'origine du scandale, des témoignages produits lors du procès mais aussi une publicité pour la ventes des biens de Wilde. En prison, depuis sa cellule, la C.3.3 il écrit une lettre à son amant Lord Alfred Douglas, c'est le *De Profundis*. Oscar Wilde est libéré le 19 mai 1897, et voyage en France, quelques photographies nous permettent de voir les dernières années de l'écrivain. Il écrit sa dernière œuvre, un poème la *Ballade de la Geôle de Reading* en 1898 avant de mourir à Paris le 30 novembre 1900. Il est enterré au cimetière de Bagneux avant d'être transféré au Père Lachaise. Les croquis pour son tombeau, réalisé par Jacob Epstein, sont exposés ainsi qu'une photographie de l'œuvre finale.



Tombeau d'Oscar Wilde au cimetière du père Lachaise par Jacob Epstein. Collection Merlin Holland. © The Estate of Sir Jacob Epstein

Une dernière citation accompagne le visiteur, « Nous sommes tous dans la boue mais certains d'entre nous regardent les étoiles. ». L'exposition du Petit Palais retrace la vie d'Oscar Wilde, elle éclaire les différentes aspirations artistiques de l'écrivain irlandais. Au grès de ses bons mots le visiteur découvre ou redécouvre les œuvres d'un des esthètes les plus emblématiques du XIXe siècle.